COMPTE RENDU, concert piano. PARIS, le 12 juin 2018. Récital YUJA WANG, piano.



COMPTE RENDU, concert piano. PARIS, le 12 juin 2018. Récital YUJA WANG, piano / RACHMANINOV, SCRIABIN…. La pianiste d'origine chinoise **Yuja Wang** donnait un récital le 12 juin, salle Pierre Boulez à la Philharmonie de Paris. Un évènement qu'il ne fallait pas manquer. Force est de constater qu'à 31 ans Yuja Wang a fait un chemin considérable, tant sur le plan de la technique pianistique, dont elle n'avait pourtant pas à rougir à ses débuts, qu'en matière de maturité musicale, et surtout d'étendue de répertoire. Dotée d'une personnalité singulière, elle irradie, subjugue et électrise son public, par sa technique époustouflante bien sûr, mais aussi par son énergie qui n'a de cessé de croître de la première seconde de son entrée en scène jusqu'à l'ultime jet d'accords du dernier bis. Et des bis, il y en eut pas moins de sept, ce soir-là!

Yuja Wang enflamme la Philharmonie de Paris

Elle arrive sur scène telle un rayon de soleil, moulée dans une longue robe d'un beau jaune tendre et lumineux, salue rapidement, et ajuste son assise. Là, le dos droit, dans un alignement parfait du corps et de l'esprit, elle se met à jouer. Elle tiendra cette posture au fil du concert sans jamais y déroger, centrée, la tête commandant les bras, libres et agiles, les doigts, précis et infaillibles. Pas un geste superflu. Pas de cinéma. Yuja Wang est plus sérieuse qu'on ne

pourrait le penser. Elle est professionnelle. Aujourd'hui elle joue à peu près tout, et rares sont les pianistes capables du programme audacieux qu'elle a choisi de présenter: sélection de Préludes et Études-tableaux de Rachmaninov, la sonate n°10 opus 70 de Scriabin, 3 études de Ligeti, et rien moins que la huitième sonate de Prokofiev.

Tout étant relatif, **Rachmaninov**, par lequel elle commence son récital, avec deux préludes (opus 23 n°5 et opus 32 n° 10) et 5 études-tableaux des opus 33 et 39, est certainement le moins investi. Certes le son est beau, clair, mais la polyphonie est parfois troublée et le jeu volubile manque souvent de consistance et de poids dans les nuances piano, où l'on attendrai moins d'effleurement et davantage de timbre. La palette dynamique est en revanche fort étendue et rend l'interprétation vivante et très captivante. Son Rachmaninov respire la santé: il est plutôt rayonnant, et même parfois d'une légèreté incongrue. Le Prélude opus 32 n° 10 est sans doute la pièce la plus réussie: elle parvient à y rendre l' atmosphère de profonde désolation, d'intime nostalgie, de sombre tristesse qui lui est propre.

La sonate n°10 de Scriabin apparaît d'une grande modernité: esthétiquement très aboutie, elle offre de beaux effets vibratiles. Les trilles très finement ciselés s'évaporent, volent d'un registre à l'autre, dans une subtile ubiquité, dans un impalpable éther, sans jamais brûler leurs ailes. L'effet plastique est indéniable et Yuja Wang contrôle absolument tout des timbres aux intensités, faisant de cette sonate un superbe « objet sonore », d'un fini proche de la perfection.

C'est assurément dans **Ligeti** qu'elle donne le meilleur d'elle-même. Elle en interprète deux études: Touches bloquées et Désordre. Elle se meut comme un poisson dans l'eau dans ces pièces redoutables de difficultés, parfaitement à son aise avec leur rythmicité, leur motorisme, leur profusion harmonique et sonore jusqu'à saturation. Son énergie et la

lumière de son jeu, en même temps qu'une construction intellectuelle sans faille, une conscience de tous les instants, servent cette musique et ces pièces en particulier, d'une façon exceptionnelle.

Tout est à sa place également dans la **8ème sonate de Prokofiev**, impeccablement construite, dans une bonne définition sonore. il y a une forme d'objectivité « enthousiaste » dans l'interprétation de la pianiste, aux doigts toujours flamboyants, et à l'énergie décuplée, mais néanmoins dans le contrôle et une forme de réserve émotionnelle. Rien ne perce, rien ne dépasse, si ce n'est que l'on est transporté, subjugué par la vitalité du jeu, la personnalité hors du commun de l'artiste, attachante dans sa jubilation virtuose, comme dans la douceur candide de son Andante sognando.

Ce même plaisir est palpable dans **l'éventail de bis** qu'elle offre à un public qui n'a de cesse d'en redemander: la Romance sans paroles opus 67 n°2 de Mendelssohn, pour commencer, suivie des Variations Carmen d'Horowitz, de Marguerite au Rouet de Schubert/Liszt, de Rachmaninov le finale de la 7ème sonate et l'opus 11, de la valse en do dièse mineur de Chopin, et pour rassasier enfin l'auditoire en surchauffe, la marche Turque de Mozart version Fazil Say! Un programme à part entière!

S'il semble que les touches du piano soient cousues aux doigts de Yuja Wang, on ne retiendra pas seulement qu'elle est une virtuose incomparable, et comme il en existe peu: la musicienne qu'elle est dans toute sa singularité a une place d'exception dans le paysage musical. Un large chemin est ouvert devant elle, et gageons qu'elle nous surprendra encore, peut-être en rajoutant ce petit supplément d'âme que la vie et l'épreuve du temps peuvent à la longue révéler.

COMPTE RENDU, concert piano. PARIS, le 12 juin 2018. Récital YUJA WANG, piano / RACHMANINOV, SCRIABIN…. Illustration : cover du cd Yuja Wang / Gustavo Dudamel : Rachmaninov et Prokofiev 1 cd DG 2013, critique sur classiquenews.

COMPTE-RENDU, Festival. LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2018. Lille Piano(s) Festival



COMPTE-RENDU, Festival. LILLE PIANO(S) FESTIVAL 2018. Lille Piano(s) Festival a déroulé sa 15ème édition les 8, 9 et 10 juin, investissant ses lieux habituels dans la capitale des Flandres – le Nouveau Siècle, le charmant auditorium du conservatoire, la gare Saint-Sauveur – mais aussi, nouveauté cette année, la salle des moines de l'abbaye de Vaucelles à proximité de Cambrai, sur les rives de l'Escaut. Voyageur, classique et audacieux à la fois, il a rassemblé une palette d'artistes venus de tous les horizons géographiques et musicaux, comme AndreÏ Korobeinikov, Cédric Pescia, Nicolaï Lugansky, Aleksandar Serdar, Abdel Rahman El Bacha, Iddo Bar Shaï, David Kadouch, pour ne citer qu'eux.

La musique est partout en même temps à Lille Piano(s) Festival, et la concentration de concerts oblige au choix évidemment parfois frustrant. Les pianos sont partout aussi, sur scène, mais également sur les lieux de passage dans le Nouveau Siècle, en « libre service », et les festivaliers

jeunes et moins jeunes ne se privent pas d’y toucher, esquissant à l’envi une improvisation, une « Tempête » de Beethoven, ou un « Rêve d’amour »…

Lille Piano(s) Festival 2018
Lille à l’heure du Piano



Parmi les multiples temps forts, on évoquera quelques concerts marquants, ou étonnants, comme celui du pianiste **José Menor**, qui interpréta pendant une heure vingt, débordant l’heure dévolue, l’œuvre intégrale du compositeur **Hèctor Parra**. Pour le coup il fallait oser une telle immersion, l’ »infliger » à un public, peu nombreux mais attentif. Un matériau sonore travaillé dans la masse, dans la texture, des jaillissements virtuoses, un monde oscillant du tellurique au cosmique, tel

est l’univers musical d’Hèctor Parra, qui donna, entre nous, bien du fil à retordre à la tourneuse de pages!

Plus tard dans la fin d’après-midi, l’interprétation du concerto n°19 en fa majeur K. 459 de Mozart par **Iddo Bar Shaï**, toute en sensibilité, en tendresse, en poésie, souffrit de la direction d’Arie van Beek, beaucoup moins subtile, et surtout peu à l’écoute du soliste, l’Orchestre de Picardie étouffant souvent le piano. Abdel Rahman El Bacha toujours souverain dans Chopin donna le meilleur de lui-même dans son premier concerto et pâtit beaucoup moins d’une partition orchestrale plus en retrait.

Nicolaï Lugansky donna deux concerts. Le premier en solo avec une sélection de préludes de Rachmaninov précédée de la suite Bergamasque de Debussy, et de la Barcarolle opus 60 de Chopin. Il est chez lui avec le compositeur russe, qu’il interprète avec sobriété et profondeur, dans la clarté de l’écriture polyphonique, dont il dessine les contours avec tact et élégance. Ses Debussy sont baignés de lumière, y compris le Clair de Lune, irradiant comme en plein jour: on y cherchera en vain le mystère, mais ses couleurs sont fort belles. Tout comme celles de la Barcarolle, jouée droite et à vive allure, solaire, mais sans sa dimension nocturne. Le second concert avait lieu le lendemain, en duo avec le pianiste **Vadim Rudenko**. Un véritable coup de cœur! Au programme, la suite n°2 d’Arensky épatante de joie, de fantaisie et pétillante de caractère, la Valse de Ravel vertigineuse de rapidité, tendue d’un bout à l’autre, exaltée, extatique, et enfin la suite n°2 de Rachmaninov dans une énergie comme on l’a rarement entendue, bouillonnante, à la force soulevante! Les doigts en fusion, ils donneront en bis le Libertango de Piazzolla, tout aussi bouillant.

Ambiance nocturne et paix du soir avec le récital ô combien contrastant de **Guillaume Coppola** intitulé « Musiques du

silence ». La nuit est tombée, les rangs des festivaliers se sont un peu éclaircis, il est 22 heures. Le piano tourne le dos cette fois au parterre. Lumière bleutée, scène sous des étoiles imaginaires…le public s'installe sur les gradins de la scène, certains sur des poufs ou des coussins prennent leurs aises, les jambes étendues.



Très joli programme sous les doigts fins et sensibles de **Guillaume Coppola**, laissant la place au silence – et à la méditation – avec des œuvres choisies de Mompou (Música Callada) Ravel, Satie, Debussy, Scriabine et Takemitsu. Une superbe parenthèse poétique dans ce festival, temps très apprécié de partage et d'intimité où chacun se retrouve aussi un peu avec lui-même, les yeux clos ou, sereins, posés sur la

silhouette blanche du pianiste.

C’est dimanche. **Et le dimanche matin, c’est Bach, forcément**. On ne s’en étonnera guère de la part de la direction artistique. L’activité dominicale c’est aussi le sport, et les deux alliés, cela donne un marathon Bach, avec l’intégrale du Clavier bien tempéré, joué par l’excellent coureur de fond **Cédric Pescia**, qui donna le premier livre la veille. On entendit le second ce dimanche, dans l’auditorium du conservatoire. Le pianiste franco-suisse enchaîna avec une conviction sans faille et une autorité non dénuée d’un sens chaleureux du discours et du chant les préludes et fugues, telle une œuvre-fleuve. L’écoute fut recueillie et fervente, dans cette immersion cette fois baroque. Chapeau bas à l’artiste, dont on attend avec impatience la parution du CD.

Aleksandar Serdar, pianiste venu de Serbie, fut une découverte. Sa Chaconne de Haendel fut d’une beauté à couper le souffle: noblesse de ton, souplesse des lignes, ornements magnifiquement réalisés, conduite du chant…tout y était. Suivaient quatre sonates de Scarlatti, interprétées avec délicatesse, pudeur même, et virtuosité par ce pianiste à la stature granitique. Sa sonate « Appassionata » de Beethoven d’une fougue incroyable restera dans les mémoires, mais pas tant sa quatrième Ballade de Chopin, abordée par trop frontalement avec des attaques écrasantes dans les passages forte.



Vint le concert de clôture, réunissant de nouveau deux solistes et l'Orchestre de Picardie, cette fois sous la direction de **Jean-Claude Casadesus**. Une soirée éclatante, avec **David Kadouch** au jeu brillant et raffiné, parfaitement à sa place dans le deuxième concerto de Saint-Saëns, et le jeune et très prometteur Alexander Ullman – encore une découverte – vainqueur du Concours Franz Liszt, très convainquant dans le deuxième concerto de Liszt. On apprécia d'entendre l'orchestre dans un parfait équilibre avec le piano, que l'on doit à l'écoute finement aiguisée et certainement aussi à cette forme d'approche chambriste dont Jean-Claude Casadesus a le secret et la maîtrise.

En trois jours, Lille Piano(s) Festival aura comblé 15000 mélomanes, auxquels il est d'ores et déjà donné rendrez-vous pour sa 16ème édition. Illustrations : © Ugo Ponte pour ONL / LILLE PIANO(S) Festival 2018

COMPTE RENDU, Festival. LE

CROISIC, festival Tempo piano : 10-13 mai 2018.

COMPTE RENDU, Festival. LE CROISIC, festival Tempo piano : 10-13 mai 2018. Il ne faut pas s’y tromper: classique, mais pas seulement! Piano, mais pas uniquement! Le festival Tempo Piano Classique du Croisic fêtait, du 10 au 13 mai, son dixième anniversaire, avec une programmation hors normes et audacieuse, concoctée par le pianiste Romain David, son directeur artistique. Décliné en cinq concerts, le festival a pris en dix ans une dimension qui va aujourd’hui bien au-delà du récital de piano de ses débuts. Retour sur cet évènement.

_____

Festival Tempo Piano Classique du Croisic:
10 ans de fêtes musicales



Le moment de l’Ascension est un temps fort de la vie musicale croisicaise. À en juger par la file qui s’allonge sur plusieurs mètres le long du quai quelques quarts d’heures avant chaque concert, la réputation de Tempo Piano Classique n’est plus à faire, et ce festival est très prisé du public local, fidèle. L’ancienne criée du Croisic, magnifique bâtiment daté de 1878, orné d’armoiries à l’hermine bretonne, ne résonne plus depuis 1982 des cris des marchands de poissons. En proue sur l’océan, entourée de gréements au mouillage, elle vibre à présent des musiques qu’elle abrite le temps de ce festival. Cette dixième édition a été des plus festives et des plus vivantes: Romain David peut se féliciter de sa réussite, qu’il doit à son esprit d’unité et son éclectisme tout à la fois, à son ouverture sur des esthétiques et des genres éloignés du répertoire à proprement parler « classique », et enfin à son choix éclairé et exigeant de musiciens de très haut niveau.

Un duo de haut vol ouvrait l’édition, avec un premier concert à deux pianos. La grand-voile hissée en fond de scène et éclairée d’un bleu profond (dispositif acoustique en même temps qu’une belle évocation plastique) **Adam Laloum et Tristan Raës** ont tenu les barres de leurs pianos respectifs pour un voyage au long cours de Mozart à Poulenc, traversant Brahms et Rachmaninov. De Mozart, la sonate pour deux pianos K.448 alliait deux musiciens aux personnalités très différentes, et néanmoins en parfait dialogue: le toucher rond et chaleureux de Raës, son jeu toujours chantant, composant avec celui de Laloum, clair et vif, usant moins de la pédale. La sonate pour deux pianos de Poulenc, achevée en 1953, suivait avec ses contrastes, entre lenteur mélancolique et allure encanaillée. En deuxième partie Tristan Raës partageait le clavier d’Adam Laloum avec Brahms et ses danses, avant de regagner son piano pour la 2ème suite opus 17 de Rachmaninov: un festival de couleurs que cette œuvre sous leurs doigts, qui s’est finie en

apothéose avec sa Tarentelle embrasée à la dimension orchestrale. En bis, quel bonheur d'entendre à nouveau la musique de Poulenc, avec son Élégie, magnifique de lyrisme et d'exaltation!

Le lendemain le quintette Syntonia formé de **Thibault Noally (violon), Stéphanie Moraly (violon), Romain David (piano), Caroline Donin (alto), Patrick Langot (violoncelle)** donnait un programme inédit et passionnant avec la soprano Maya Villanueva, puisqu'il comportait en première partie le Prélude à l'après-midi d'un faune de Debussy, dans sa transcription pour quintette avec piano du compositeur Benoît Menut. Suivait de Koechlin, ce compositeur contemporain de Debussy, le 3ème mouvement de son quintette, œuvre centrale du dernier CD de l'ensemble, qui notons-le, a été couronné des plus belles récompenses. L'exécution en concert n'a pas démenti ce succès. Maya Villanueva, soprano, interprétait ensuite trois mélodies de Debussy avec charme et délicatesse, en plus d'une diction parfaite, sur le superbe nuancier sonore du piano de Romain David. Le concert s'achevait sur le Quintette de Franck, que Debussy appréciait particulièrement, joué avec bel engagement.

Inviter **Thomas Enhco et Vassilena Serafimova**, c'est plus que céder à l'engouement – légitime – général pour cet extraordinaire duo, au sens propre du terme. C'est proposer d'emprunter les traverses du temps, c'est mettre des bottes de sept lieues pour parcourir le monde musical, de Bach à Jagger, en passant par Mozart, Fauré, la tradition bulgare, Piazzola, et tant d'autres encore. Tout cela dans un grand esprit de liberté, celui de l'improvisation, où ces deux musiciens atteignent des sommets d'excellence. Tout cela dans le mariage ô combien original et heureux des sonorités chaudes et colorées du marimba et des timbres du piano. Ce fut le « Texto concert » du samedi 12 mai, concert passerelle entre classique et jazz.

Le soir, d'autres harmonies venues d'ailleurs, avec le **Concert des Lumières**. On découvrait avec bonheur le talent de Keyvan

Chemirami, et ses percussions traditionnelles persanes, en dialogue avec le piano de Shani Diluka. Rencontre orient-occident entre la musique de Bach, intemporelle, universelle, et la musique « savante » persane, si proches par leurs métriques bien qu'éloignées par leurs langages, sur la scène transformée en diwân, ce lieu de débats et de confrontation des idées et des cultures, matérialisé ici par les tapis persans disposés au sol. Un choix de vers de Goethe et Hâfez dits par les musiciens ponctuait les pièces pour clavier de Bach père et fils (C.P.E . Bach), et les rythmes souvent virtuoses et textures variées des zarb, santour et daf, les percussions en question, alternant ou se mariant avec le piano. Etonnant et magnifique programme, qui par sa poésie et la profondeur de son propos, autant que par l'émotion musicale qui s'en dégageait, sut toucher un public des plus réceptifs. Le bis? un texte d'Aimé Césaire et l'aria des variations Goldberg de Bach, orné d'une improvisation au daf…et d'un discret chant de mouette venu du dehors!

Le dimanche était le jour de clôture. Quoi de plus festif qu'un concert rassemblant l'ensemble, ou presque, des artistes invités au festival? La tradition y veut que celui-ci se termine par un concert-brunch, éclatant bouquet final de la manifestation. Ce fut en effet deux heures de musique bourrées de joyeuses surprises puisque le programme n'était pas écrit, présenté par Laure Mézan. Un voyage autour du monde avec des mélodies et les chansons argentines de Ginastera, la ballade pour piano du turc Fazil Say, la danse rituelle du feu de de Falla, l'esprit du nord dans un extrait du quintette avec piano de Brahms, Mare a Mare de V. Serafimova, La Chaconne en ré mineur de Bach-Busoni et pour finir, la musique traditionnelle des Balkans dans un finale survolté aux piano et marimba, avec la participation impromptue du daf! **Quelle fête!**

ENTRETIEN – PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER SZYMCZAK – Producteur à FRANCE MUSIQUE



ENTRETIEN – PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER SZYMCZAK – Producteur à FRANCE MUSIQUE. Le producteur de France Musique **François-Xavier Szymczak,** entré à Radio France il y a 22 ans, vient d'être nommé **Chevalier des Arts et des Lettres par Françoise Nyssen, ministre de la culture**, « *pour sa contribution et son engagement au service de la culture de son pays* ». Un homme au regard clair et au sourire enthousiaste, qui aime communiquer et partager sa soif de culture. Une rencontre passionnante réalisée par notre rédactrice **JANY CAMPELLO**.

François-Xavier SZYMCZAK
Entretien – Portrait

Vous venez d'être nommé Chevalier des Arts et des Lettres par madame Françoise Nyssen, ministre de la culture. Que représente cette distinction pour vous?

Ce fut une grande surprise! On m'a téléphoné pour me demander mon accord, car vous savez, on a le droit de refuser. Léo Ferré avait refusé. Comme je ne suis pas Léo Ferré, j'ai accepté! Cette distinction est une vraie marque de reconnaissance. Je viens d'une famille d'origine polonaise établie dans le Nord-Pas-de-Calais, qui attache beaucoup d'importance aux valeurs de la République. Ma mère ne m'a pas donné ce prénom « François-Xavier », par hasard. Elle l'a choisi pour sa racine, « France », par volonté d'intégration, par gratitude envers la République Française. Travailler sur France Musique représente un grand honneur, et recevoir cette décoration m'a procuré une joie que j'ai partagée avec mes proches, mais que je souhaite aussi partager avec mes auditeurs, pour les remercier. Et enfin, disons-le, j'en ressens une grande fierté!

Parlons de vos racines et de votre parcours. Comment vous êtes-vous orienté vers la musique?

La musique était présente dans ma famille, mais pas de façon savante. Mon grand-père jouait de la mandoline sans avoir jamais appris à lire la musique. Il était très jovial, aimait la fidélité en amitié, et témoignait d'une époque où la musique populaire était charnelle: on la faisait soi-même. Aujourd'hui les gens du peuple n'ont plus de contact avec les instruments de musique. Ils leur ont été volés d'une certaine manière. Ce lien a disparu, c'est un constat. Mon grand-père représentait une façon de partager la musique. On jouait en famille, entre amis…forts de ce souvenir, mes parents qui

étaient mélomanes sans plus – on avait seulement une poignée de disques à la maison, et Brahms y côtoyait Brel et Presley – ont voulu que j'apprenne la musique et à sept ans j'ai choisi le violon.

Vos origines polonaises ont-elles orienté vos goûts?

Mes parents se sont rencontrés à Douai, mais nous allions très souvent en vacances en Pologne. Là-bas, les fêtes, notamment celles de Noël, étaient associées à un groupe qui s'appelle Masowsze. Tous ces rythme dansants, sautillants, les contretemps de cette musique, ont forgé ma passion pour les musiques populaires d'Europe centrale, et en particulier celle des Balkans. Avec tout cela, la figure de Chopin a toujours été présente. Mes parents m'ont emmené voir sa tombe au Père Lachaise, et une image de sa statue à Varsovie était accrochée au mur du salon!

Avez-vous un compositeur préféré?

Un jour un professeur m'a fait découvrir les duos de Bartók. Je devais avoir onze ans. Ce fut une révélation. Je me suis mis à comprendre pourquoi je travaillais dur tous les jours! Avec Bartók, j'ai trouvé la jubilation dans la musique.

Quelle autre musique vous a procuré cette jubilation?

Le jazz! À treize ans mon professeur de solfège m'emmène dans sa voiture et me dit: « je vais te faire découvrir quelque chose que tu ne connais pas ». C'était le jazz. C'était Miles Davis! Le choc absolu! Je suis immédiatement devenu fan. J'ai tapissé ma chambre de posters de Miles Davis, je l'ai vu en concert en 1989, j'ai pleuré comme une Madeleine quand ma sœur est venue m'annoncer sa mort. Sa musique des années 60-70 m'a beaucoup marqué. Celle de Coltrane aussi. J'ai de nombreuses

lacunes dans le jazz, mais je suis très sensible à cette musique et je lui serai toujours fidèle.

Pourquoi n'êtes-vous pas devenu violoniste professionnel?

Arrivé à Paris, j 'ai réalisé que bien que violoniste de bon niveau, j'étais loin d'être le meilleur. J'ai continué à jouer en orchestre, à pratiquer la musique de chambre, j'ai fait mes études de musicologie à la Sorbonne, et j'ai compris qu'il ne fallait pas rater la marche. A ce moment-là je suis entré à France Musique. Ce fut la grande chance de ma vie.

Vous êtes entré à France Musique, et vous n'en êtes jamais ressorti…

C'est vrai. Mes premiers pas dans la Maison ronde datent d'il y a plus de vingt ans. Je m'en souviens encore parfaitement. C'était en novembre 1995, j'ai été recruté comme assistant dans l'émission « Dépêches notes ». A partir de là, on m'a proposé une interview, puis une autre, et de fil en aiguille je me suis rapproché du micro. Ensuite j'ai été appelé sous les drapeaux. Une parenthèse étonnante, puisque Jean-Pierre Rousseau, actuellement directeur du Festival Montpellier-Occitanie, mais à l'époque directeur de la chaîne, a bien compris que l'armée n'était pas mon choix, et m'a engagé. Je me suis ainsi retrouvé, la semaine, « bidasse », et le week-end, producteur sur France Musique, où je présentais les concerts du dimanche soir. Puis on m'a confié les matinales d'août deux étés consécutifs. En 1999, Pierre Bouteiller m'a demandé de réaliser une émission quotidienne. Elle a duré cinq ans. Ensuite j'ai eu mes enfants, et comme je suis papa-poule,

je suis passé à un rythme hebdomadaire avec l'émission « Le Jardin des Dieux ».

Quelle sens avez-vous donné à cette émission religieuse?

Il était de tradition de diffuser sur l'antenne de la musique sacrée le dimanche matin. J'ai pensé que dans le contexte de la sécularisation de notre société il pouvait être intéressant de parler d'autres religions, et même de mythologie. La musique chrétienne était évidemment bien représentée, mais il était aussi question d'Apollon, de Jupiter, de l'Islam, et même de l'athéisme. Cette émission a également duré cinq ans. Ensuite je suis revenu à une quotidienne, avec ce qui est ma marque de fabrique, la conception d'une émission autour d'un thème.

C'est aussi le principe de votre émission actuelle, « Arabesques »…

Tout à fait. J'ai réalisé beaucoup de présentations de concerts, et une émission qui s'appelait « À portée de mots » construite sur des interviews, mais la fabrication d'une émission autour d'un thème m'a toujours séduit. Lorsque l'on m'a donné carte blanche pour la matinale en 1999, c'est ce que j'ai proposé. Aujourd'hui avec Arabesques, je développe en général un sujet par semaine. Notre directeur Marc Voinchet m'a proposé ce pari un peu fou de doubler le temps de l'émission: elle est passée à deux heures. Accepter n'a pas été sans une certaine appréhension! Le travail que cela représente, ce n'est pas le problème de l'auditeur: il faut fournir du contenu intéressant! Il faut que l'émission soit

captivante, qu'elle apporte de l'évasion, et qu'elle permette d'apprendre! Apprendre: voilà une motivation très forte pour moi! Tous les jours, en préparant cette émission, j'apprends quelque chose. Je ne suis jamais dans la routine!

Faîtes-vous beaucoup de recherches en amont?

Oui, et plus j'apprends, plus je me rends compte de l'étendue de mon ignorance! Un exemple: j'ai traité récemment un sujet qui ne m'était pas vraiment familier, la musique de ballet. Vertigineux! J'ai réalisé à quel point mon ignorance était grande dans ce domaine. Mais j'ai pris ce constat avec jubilation. J'ai appris énormément!

Comment choisissez-vous vos thèmes?

Le choix de la musique de ballet a été fait en partenariat avec l'opération « Tous à l'opéra » dont la marraine est Aurélie Dupont. Stéphane Grant m'en avait suggéré l'opportunité. L'émission est la plupart du temps détachée de l'actualité et porte le plus souvent sur les grands anniversaires. Ici il s'agissait de la musique de ballet au XIXe siècle. Ce qui était en soi plus que copieux pour dix heures d'antenne. J'ai découvert à mon grand étonnement que les danseurs de l'ancien régime devaient être masqués et coiffés de perruques sur scène, et qu'un des premiers danseurs français à se présenter sans masque et sans perruque a, au XVIIIe siècle, choqué l'assistance. Il faut réfléchir en amont à la pertinence d'un thème, et évaluer s'il va tenir dix heures. Parfois on a des surprises. Je me souviens d'une émission qui s'appelait « Par les rues, par les chemins »,

dans laquelle j'avais voulu parler de la musique à Lisbonne, mais en laissant de côté le fado. Je me disais que j'allais certainement trouver des choses fascinantes sur le sujet, en particulier sur la musique baroque. Or, en 1755, il y eut un tremblement de terre à Lisbonne: toutes les archives ont été perdues! Cette amnésie sur la musique portugaise ne m'a pas permis de faire autant d'émissions que j'avais imaginé. A l'inverse, Copenhague, et le monde de la musique danoise que je connaissais très mal, ont été une découverte fascinante! J'ai réalisé huit émissions! Avec l'expérience, je parviens maintenant à pressentir ce que je vais pouvoir faire d'un sujet.

Quels objectifs vous donnez-vous avec « Arabesques »?

L'émission a un double cahier des charges: d'abord faire plaisir aux auditeurs. Il ne s'agit surtout pas de faire des conférences. Nous sommes là d'abord pour que l'auditeur écoute des musiques qui lui plaisent, qui l'interpellent et qui lui procurent une émotion. Ensuite il faut lui donner du grain à moudre, il faut de la matière. Personnellement je désire traverser avec lui non seulement l'histoire de la musique, mais aussi l'histoire tout court, celle de la danse, de la littérature, du cinéma, de la peinture…Aujourd'hui, l'émission portait sur les grandes révolutions de l'antiquité, en écho aux évènements de mai 68. J'ai évoqué Spartacus, avec la musique du film de Stanley Kubrick, mais aussi des héros comme Hermann (Arminius), très connu des allemands, et Boudicca (Boadicée), une grande héroïne anglaise qui a sa statue à Londres, et que l'on retrouve dans l'opéra. Une bonne occasion de les faire connaître. Une façon de sortir des sentiers battus tout en diffusant aussi des tubes. Cette démarche thématique me permet de diffuser des musiques ultra connues dans des contextes inattendus. Une approche trop musicologique

rebuterait beaucoup d'auditeurs! L'émission est aussi prétexte au décloisonnement de la musique. On aurait tendance à tout mettre dans des cases: le jazz, la variété, le classique: vous savez comme moi combien ce terme est problématique, c'est un terme qui désigne une période très courte de l'histoire de la musique, alors qu'on l'utilise comme un terme générique! La Rhapsodie in blue par exemple: jazz ou classique? Les partitions de Gunther Schuller: classique ou jazz? J'aime la porosité des frontières en musique; elle permet une véritable évasion.

Vous tendez des passerelles entre les différentes formes d'art…

Je n'ai pas une passion exclusive pour la musique. Adolescent j'enregistrais systématiquement le Cinéclub et le Cinéma de Minuit. Je passais des nuits blanches avec les films d'Antonioni, de Visconti ou de Bergman. J'adore l'histoire et la géopolitique. En musicologie je me suis passionné pour l'histoire de l'art; j'ai appris à regarder la peinture, l'architecture. Un compositeur n'est pas né sur une île déserte. Il a côtoyé des peintres, des hommes de lettres, des généraux d'Empire…Cette approche est pour moi naturelle, et importante pour les mélomanes, et pour ceux en devenir. Par celle-ci, je suis persuadé que l'on peut faire venir à la musique des personnes qui ont des réticences, qui craignent l'ennui ou qui se croient indifférentes. J'ai eu l'occasion d'être récitant lors d'un concert autour de Tolkien. Je connaissais le Seigneur des Anneaux par le cinéma. Crayon à la main, j'ai essayé d'imaginer à quoi me faisait penser les différentes scènes. J'ai trouvé des correspondances, avec le Roi des Aulnes de Schubert par exemple. Avec Wilhem Latchoumia, j'ai alors conçu un programme composé de lectures ponctuées de pièces pour piano de Schumann et de Debussy comme

par exemple Des pas sur la neige. Les passionnés de Tolkien, et les passionnés de musique se sont rencontrés à ce concert. Ce fut un bon moyen de toucher un nouveau public. Il en est de même pour mon émission: il s'agit de capter d'autres auditeurs en parlant aussi de César, de Spartacus, de l'amour…consacrer une semaine sur le thème du sexe et de l'érotisme, tiens pourquoi pas? Parler de la vie, quoi! De la vie en musique!

Vous abordez aussi la spiritualité: avez-vous un lien personnel, intime avec la religion?

J'ai eu une éducation catholique. Comme beaucoup mon parcours avec la foi a été chaotique, mais lorsque j'entre dans une église, je me sens dans mon monde. J'ai vécu des périodes de rejet, d'attraction, mais jamais d'indifférence. Le Jardin des Dieux m'a permis d'approcher d'autres spiritualités, d'autres mondes: le monde de l'Inde est impressionnant de profondeur, de complexité. Six vies ne suffiraient pas pour connaître à peu près correctement l'univers de la spiritualité indienne. J'ai également conçu une émission sur l'Islam, considérant le rapport complexe des musulmans à la musique. Je suis parti d'une sourate du Coran assez obscure, et je me suis demandé comment en interpréter le sens, alors que certains se fondent sur celle-ci pour bannir la musique en terre islamique. J'ai fait appel à des musulmans musiciens qui non seulement avaient une autre lecture de cette sourate, mais en plus chantaient Mahomet et Dieu en musique, et célébraient leur foi ainsi. Ce fut un tour du monde du Maroc jusqu'en Indonésie, avec des musiques religieuses musulmanes, ponctuées par des extraits d'opéras où il était question d'appels du Muezzin. Cette émission a été un enrichissement!

Vous évoquez le tour du monde: Voyagez-vous aussi autrement qu'avec la musique?

Je n'en ai malheureusement pas le temps! je ne suis pas un grand voyageur, cependant récemment je suis parti en vacances en Italie du Nord, et j'ai pu me trouver dans cet endroit merveilleux qu'est le Lac de Garde. Je suis allé voir la maison de d'Annunzio à Gardone, puis la chapelle des Scrovegni à Padoue, et Venise. J'ai beaucoup voyagé au début de ma carrière, en particulier au Mexique et au Guatemala, des pays où la spiritualité est très forte, fondée sur la rencontre du christianisme et des rites indiens. Ce que j'adore dans les voyages, ce sont les langues étrangères. Je suis captivé par leur musique, et j'en parle quelques unes assez bien. Quand je suis dans le Nord, j'écoute des radios flamandes, bien que je ne comprenne rien à la langue! Quand je vais en Bretagne, j'écoute France bleue Breizh Izel! J'éprouve un plaisir à bien prononcer les mots et les noms étrangers. Si je dois citer un compositeur norvégien dans mon émission, je vais téléphoner à l'ambassade de Norvège pour connaître la prononciation correcte. Ce n'est pas par snobisme, j'aime ça tout simplement! J'ai parfois des échanges passionnants avec les auditeurs à propos de la prononciation.

Connaissez-vous votre auditoire?

J'ai des auditeurs un peu partout dans le monde. Ils m'écrivent facilement. Internet y est évidemment pour quelque chose. Ils apprécient la ligne directrice de l'émission, les œuvres connues diffusées, et celles qu'on n'entend pratiquement jamais. Combien de gens écoutent? C'est une question importante, que bien évidemment nos patrons et les responsables politiques se posent. Celle qui m'intéresse en priorité est « qui nous écoute? ». Il est alors difficile de

se positionner: est-ce que je m’adresse au musicologue, au spécialiste ou à celui qui n’a pas une grande connaissance de la musique? Comment dois-je parler? Il y a un équilibre délicat à trouver. Les auditeurs ou même les techniciens qui m’entourent réagissent parfois. On peut me reprocher de fournir trop d’informations. C’est souvent mon travers, j’ai tellement de choses à dire! Alors pour rendre le propos intelligible, il faut veiller à une certaine parcimonie de parole devant le micro.

Que faîtes-vous à l’extérieur de la Maison de la Radio?

Je continue mes activités de récitant auxquelles je suis très attaché: j’aime beaucoup la scène et le rapport direct au public. La présentation des concerts est un des aspects de la scène qui me plait aussi beaucoup. On me demande de plus en plus d’intervenir sur des conférences audiovisuelles. J’ai proposé des thèmes pour ces conférences, tels que la pianiste Blanche Selva, Cendrillon, les pianistes de Debussy, les Tableaux d’une exposition de Moussorgski, où j’ai associé des versions de tous genres: piano, orchestre, rock, jazz..etc. Je suis très attaché à ces expressions actuelles: la vidéo et l’image sont importantes pour le public d’aujourd’hui et permettent d’établir d’autres correspondances avec la musique. Une opportunité supplémentaire en faveur de celle-ci!

Propos recueillis par JANY CAMPELLO en mai 2018

François-Xavier Szymczak en quelques dates:

1996: débuts dans l'émission Dépêches notes.



août 1997 et 1998: présentation des matinales de France Musique.
1998-1999: reportages pour les émissions « Musique Matin » et « Ondes de choc »
De septembre 1999 à juin 2004: assure le rendez-vous quotidien de 17 h avec « Au rythme du siècle » (rétrospective musicale du XXème siècle mélangeant classique, jazz, rock), « Métamorphoses » (variations autour d'un thème) puis « Ottocento » (l'histoire de la musique au XIXème siècle année par année).
De 2004 à 2008: émission « Par les rues, par les chemins », tour du monde des grands lieux musicaux.
De 2008 à 2013: émission « Le Jardin des Dieux », le dimanche matin, où musique et spiritualité se retrouvent dans le répertoire judéo-chrétien, mais également dans d'autres religions ou mythologies.
2013-2014: émission « Les Joueurs de Quartes »
2014-2016: émission « Dans l'air du soir »

Depuis septembre 2016, émission « Arabesques » sur des programmations thématiques variées.

Interview et compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 28 mars 2018 : François-Frédéric Guy, pianiste et chef

Interview et compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 28 mars 2018, Orch de Chambre de Paris, François-Frédéric Guy, direction et piano. Le pianiste **François-Frédéric Guy,** qui se produira à Hong Kong en mai, puis à Barcelone et Tenerife en juin, après une tournée en Belgique et en Allemagne le mois dernier, a emporté dans ses valises pas moins des cinq concertos de Beethoven, qu'il joue et dirige du piano, et comme il y avait encore de la place, le 2ème concerto de Brahms. Une actualité riche et abondante pour cet artiste français dont la carrière ne cesse de se développer autant à l'étranger qu'en France. L'occasion d'une interview nous permet de revenir sur le concert du 28 mars dernier au Théâtre des Champs-Élysées. Exceptionnel de par sa forme et sa

qualité, son programme articulait le trio « Gassenhauer » opus 11, le Triple Concerto pour violon, violoncelle et piano opus 56, et la cinquième symphonie opus 67, dans une homogénéité d'approche que l'on doit au talent de ce musicien, tour à tour partenaire chambriste, soliste-chef, et enfin chef tout court devant la phalange parisienne.

Beethoven en une trilogie, par François-Frédéric Guy et l'OCP



Dans le trio opus 11, on a aimé entendre la musique circuler du clavier aux cordes dans une conversation des plus vivantes, sans cesse animée et relancée par les élans dynamiques du piano, et le soyeux legato de la violoniste Lena Neudauer qui trouvait son expression dans son adagio, répondant à la mélodie tendrement énoncée par le violoncelle de Xavier Phillips. Comment passe-t-on en un seul concert, de chambriste, puis soliste, à chef? FFG:*« On reste avant tout musicien et on montre ainsi qu'il n'y a aucune hiérarchie et que c'est toujours servir la musique et la servir, si je puis dire, au public avec humilité mais intensité. Cela reste cependant un défi physique et intellectuel »*. L'orchestre rejoignit le trio pour l'œuvre de Beethoven sans doute la plus atypique, en tout cas unique en son genre: le Triple concerto en ut majeur opus 56. François-Frédéric Guy dirigeait du

clavier une partition de chambre XXL, à moins que ce ne fût une symphonie concertante. En fait l'œuvre est inclassable, et la dimension donnée ici n'eut rien de la trop brillante performance, où chacun tirerait la couverture à soi, mais tint plutôt d'un dialogue harmonieux entre les solistes d'une part mais aussi entre eux-mêmes et l'orchestre, les voix s'échangeant dans la fluidité et l'écoute mutuelle. En connexion parfaite avec les musiciens, le pianiste-chef donnait cohésion et équilibre à l'ensemble, insufflant une belle énergie dans le final. Le joué-dirigé induit-il une approche chambriste du concerto? FFG: *« Oui et non. Il inclut davantage le soliste dans le groupe orchestral d'autant que je place le piano dos au public et qu'il rentre littéralement « dans » l'orchestre. Mais la pensée musicale et les décisions importantes sont décidées par le soliste-chef qui de surcroît dirige les tutti debout comme dans une symphonie* ». Le défi fut relevé avec brio par cet artiste parfaitement à l'aise dans l'exercice, qu'il maîtrise depuis de nombreuses années. Dans le répertoire du concerto peut-on tout diriger du piano? FFG: « *Qui sait? Au début on privilégiait Mozart et Beethoven dont les concertos ont été conçus pour être dirigés du piano. Mais on s'aventure davantage dans le romantisme (Schumann Grieg même Ravel, son concerto en sol que Bernstein dirigeait du piano) car les musiciens d'orchestre ont acquis un niveau et une autonomie exceptionnelle. Je donnerai moi-même les deux concertos de Brahms dirigés du piano au TCE la saison prochaine avec l'OCP* ».

De la 5ème Symphonie, deuxième partie de ce concert, il existe foule de versions dont certaines aux antipodes. A tel point que parfois on aurait presque le sentiment d'entendre des œuvres différentes. A commencer par le tempo, déterminant. Entre la lenteur grave voulue par Barenboïm et la fébrilité d'Harnoncourt, pour ne citer qu'eux, il y a une galaxie! François-Frédéric Guy prit cette fois l'habit de chef à part entière. Le pianiste est-il déjà en puissance un chef d'orchestre? FFG: « *Certainement! Le chef d'orchestre est un*

peu l'homo erectus par rapport au pianiste!! Il se redresse et se lève ! Sérieusement, il doit posséder cette capacité de synthèse entre l'individualité et le groupe, mais avec en plus la science du « son » et de l'attaque du son si différente du piano ». Autant dire que les premières mesures ont saisi l'auditoire, avec leurs deux motifs de quatre notes assénés coup sur coup, le premier point d'orgue réduit à sa plus simple expression, à sa durée la plus minimale. Pas le temps de se laisser choir sous leur poids! Dans un tempo rapide, parfaitement assumé, François-Frédéric Guy donna de cette œuvre mythique une version toute en énergie, et s'affaira à la soulever, d'un bout à l'autre, ne laissant jamais rien retomber de son éloquence, de son souffle, dans une respiration serrée, courte. Une forme d'urgence dans ce premier mouvement, qui ne céda pas au pathos. L'intermède de l'andante développait ses lignes amples et la chaleur des timbres des violoncelles. L'allegro et le finale enchaînés retrouvèrent la vivacité du début: le tempo de l'allegro à nouveau très rapide requiert une précision des archets dans les différents pupitres de cordes, une articulation vigoureuse et nette parfois inégalement atteinte d'un pupitre à l'autre. On salua bien bas celui des contrebasses, particulièrement efficace ici, et tellement essentiel à la tenue de l'ensemble. Entendit-on un orchestre symphonique? C'est pourtant bien l'orchestre de chambre de Paris qui triompha, dans une envergure sonore q'on ne lui soupçonnait pas. A propos de la 5ème symphonie, FFG: « *C'est la première œuvre que j'ai dirigé! Elle a constitué la passerelle naturelle entre ma carrière de pianiste et celle, naissante de chef d'orchestre. D'énormes défis sont toujours présents lorsqu'on dirige ne serait-ce que le début de la 5ème, mais l'énergie vitale qu'elle contient est irrésistible et en fait le marqueur définitif du génie Beethovenien. En 2019 je partirai à la conquête de l'Heroïque dans un programme qui inclura également les variations « Eroïca »pour piano solo.* »

Propos rapportés recueillis le 23 avril 2018, par Jany

Campello. Illustration : FFGuy par Caroline Doutre.

_____

Interview et compte-rendu, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 28 mars 2018, Orchestre de Chambre de Paris, François-Frédéric Guy, direction et piano / Lena Neudauer, violon et Xavier Phillips, violoncelle.

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd.

Compte-rendu critique, Théâtre des Champs-Élysées, mardi 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd. Sortir d'un concert irradié de bonheur, c'est chose rare à ce point! Et pourtant c'est ce qui se produisit en quittant le Théâtre des Champs Élysées, ce soir du 3 avril, après le concert si attendu réunissant le pianiste **Fazil Say**, la violoncelliste **Camille Thomas**, et l'**Orchestre de Chambre de Paris (OCP)** dirigé par **Douglas Boyd**. De Beethoven et son troisième concerto opus 37 dont Fazil Say se fait l'ambassadeur depuis plus de quinze ans, de Fazil Say lui-même compositeur dont on entendit Never give up, son concerto pour violoncelle en création mondiale, par Camille Thomas, à Haydn enfin, et sa

symphonie n°86, enjouée sous la baguette de Douglas Boyd, ce plateau de musiciens d'exception n'a cessé de nous réjouir, de nous émouvoir, d'illuminer nos regards et nos âmes: n'est-ce pas là la plus belle réussite d'un concert?

Beethoven, Say, Haydn: soirée de lumière au TCE



Il est justice de rendre hommage à **Fazil Say,** à ce musicien accompli et authentique, cet artiste engagé et vrai, généreux et libre. Et l'opportunité nous en est donnée ici: quelle éclatante vitalité dans ce troisième concerto de Beethoven! Sur scène la figure de Fazil Say ne se réduit pas à une théâtrale apparence, quoiqu'elle puisse y faire penser; elle est présence vivante, et sa gestique est indissociable de la musique, au service de celle-ci. Avec l'OCP, il instaure un dialogue des plus conviviaux, des plus riches en couleurs et en humeurs. Son buste par moments est tourné vers l'orchestre pendant sa longue introduction, et puis souvent par la suite, pour lui laisser la parole, l'inviter à répondre à ses tirades poétiques et expressives: « qu'est-ce que vous dîtes de ça? je vous écoute maintenant! », semble-t-il dire aux musiciens. On lit sur son visage ouvert et mobile tantôt l'approbation, l'empathie, l'objection parfois, ou l'interrogation. Sa main gauche lorsqu'elle est libérée du jeu semble être le prolongement de sa pensée musicale, s'élevant au-dessus d'elle elle accompagne le phrasé de la main droite comme un chanteur guiderait ainsi sa conduite vocale. Fazil Say joue et donne avec fougue. La confidentialité, pas pour lui! D'une sincérité sans égal, tout

comme sa nature généreuse, il ne retient pas la musique, et surtout pas par calcul ou stratégie, il n'est pas dans ce rapport humain avec son public. Du plaisir qu'il savoure en jouant, il fait une affaire collective, et l'orchestre n'a pas de mal à s'entendre avec lui dans cet heureux partage. Le piano et l'orchestre sonnent de conserve, avec verve et enthousiasme. Quel moment!

« **Ne jamais renoncer** », telle est la traduction de *Never give up*, le titre donné au **concerto pour violoncelle de Fazil Say**. Le pianiste-compositeur vient élargir son catalogue avec cette pièce de grande dimension, au thème on ne peut plus explicite et militant. D'une écriture fournie et inventive, ce concerto à la riche orchestration n'en est pas moins accessible, et immédiatement intelligible, appréhendable par l'oreille. De construction classique, en trois mouvements, dont le second est un adagio, les sonorités, le propos, l'utilisation du violoncelle sont beaucoup moins conventionnels. Le premier mouvement commence par des bruissements, des bribes sonores éparses, et évolue de façon organique vers une sorte de danse scandée que le violoncelle initie à l'orchestre après la longue plainte d'une mélodie semblant sans fin. Le deuxième mouvement très figuratif dépeint un paysage de désolation, de désespérance, où la violence brute des armes se fait entendre par les percussions, où le violoncelle soutient un long et fragile chant, dans un filet de son tendu admirablement par l'archet de **Camille Thomas**. Le finale s'éclaire de chants d'oiseaux et de bruits de sources, répond au premier mouvement par une danse de plus en plus effrénée, dans un regain vital porté haut par le jeu bondissant de la violoncelliste, dont on mesure l'aisance virtuose, faisant corps avec les scansions de l'orchestre, serrées, et l'euphorie des rythmes et des couleurs. Le succès est sans réserve, l'émotion à son comble, et cette jeune violoncelliste dans sa robe de soleil peut être fière aux côtés de Fazil Say. Ce soir-là, elle a magistralement servi le compositeur, son œuvre, mais aussi elle a fait honneur à son commanditaire, Bernard Magrez, dont

l’Institut Culturel lui a également confié ce magnifique instrument de Ferdinand Gagliano datant de 1788.

Après une telle première partie, on aurait pu légitimement s’inquiéter de l’intérêt de la seconde, paraissant un peu « light » avec une symphonie de Haydn inscrite sur le programme. C’eut été négliger le peps d’un orchestre qui sous la houlette de son chef sut donner une interprétation brillante et de très haute tenue de cette 86ème symphonie à la tonalité pimpante de ré majeur. Une formation idéale qui plus est pour ce répertoire. Saluons la direction de **Douglas Boyd**, précise, fine, nuancée, insufflant à l’œuvre clarté, esprit et humour, en plus de l’élégance. Ainsi Haydn n’eut pas à souffrir de son imposant voisinage, et son œuvre en quatre mouvements fut plus qu’une cerise sur le gâteau: le couronnement d’une soirée de lumière! Ci dessus : Douglas Boyd (© JB Millot).

_____

Compte-rendu critique, Théâtre des Champs-Élysées, mardi 3 avril 2018, Fazil Say, piano, Camille Thomas, violoncelle, Orchestre de Chambre de Paris, direction Douglas Boyd.

Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano.



Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano. Venir écouter **Ivo Pogorelich** naît d'une démarche, qui peut relever de la quête d'un graal musical dont on forme le vœu qu'il apparaîtra, puissant et grandiose, comme un vestige intact surgi de ruines, à l'instant le plus imprévisible. Oh ce ne sont pas les compositeurs, les œuvres – ce soir du 27 mars à la salle Gaveau, on venait entendre de Mozart sa Fantaisie en do mineur, la sonate Appassionata de Beethoven, la troisième ballade de Chopin, des études d'exécution transcendante de Liszt et enfin la Valse de Ravel, bref du connu, et oserions-nous dire « la monnaie courante » du répertoire pianistique – mais ce sont leur métamorphose, leur transfiguration au sens christique du terme, bien que souvent inversé, qui interpèlent, parfois révulsent, ou a contrario forcent l'admiration. Venir écouter ce musicien, c'est accepter d'être dérouté de son écoute, des codes, c'est accepter la déstabilisation elle-même, l'inconfort, et une autre temporalité, c'est s'attendre à basculer dans un autre monde que celui légué, a priori, par les compositeurs: le Nirvâna d'Ivo Pogorelich.

<

Le Nirvâna d’Ivo Pogorelich

Dans la pénombre, la silhouette du pianiste s’avance en ombre chinoise sur le fond blanc de la scène. On distingue à peine son visage. Il joue partitions sous les yeux, mais que voit-il d’elles, du clavier lui-même? Sans doute nous voit-il…Fantaisie en do mineur K475 de Mozart. Les avis sont partagés, comme toujours, et les débats animeront l’entracte. Une autre temporalité disions-nous. Oui, ici, avec Mozart. Les premières notes dans le grave, semblent provenir d’une caverne et contrastent avec les accords grêles qui les ponctuent. Puis le thème avance lentement dans une courbe ample, d’une beauté hors du temps, dans la longueur du son. Peut-être ici n’est-ce pas Mozart, mais en revanche quel musicien! Il nous impose la lenteur: lâchez prise avec votre propre énergie, votre volonté, et laissez-vous couler dans le corps musicien de ce pianiste, dans son rythme intérieur…l’expérience commence, et elle n’est pas seulement musicale. Pogorelich découd cette Fantaisie pour en accentuer davantage son opératique dramaturgie, nous y plonge mais en nous perdant dans ses circonvolutions.

Difficile de discerner l’architecture du premier mouvement Allegro assai de la sonate opus 57 de Beethoven. Très contenu, il progresse comme habité de doutes, se cogne à des murs invisibles. Le pianiste fait saillir à l’obsession les note tonique et dominante dans l’Andante con moto, cassant toute fluidité, créant une espèce de bancal ostinato. Et puis arrive le final. Voici qu’il nous aspire dans des tréfonds, par les basses qu’il creuse et noircit toujours davantage, les doubles croches dans l’aigu ne devenant plus que les fantômes d’elles-mêmes. Le presto se mue en un tourbillon macabre et plombé. L’ensemble est saisissant, tiendrait presque du génie.

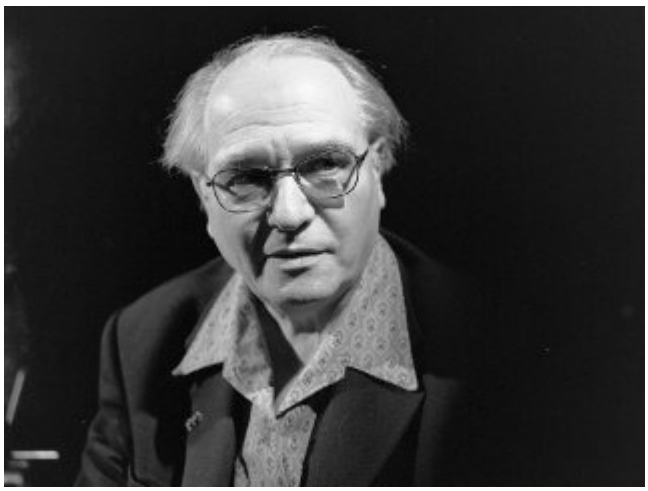
Pogorelich joue un anti-Beethoven, qui ne serait pas attiré par les étoiles, qui ne s'élèverait pas vers la lumière, toujours plus haut dans le ciel tel un aigle, mais qui s'enfoncerait toujours plus bas, aimanté par des ténèbres abyssales,Thanatos versus Hélios.

La deuxième partie du programme commence avec une troisième Ballade de Chopin opus 47 décantée et lente à l'extrême. Il lui manque d'emblée la tendre ardeur, « l'heureuse expansion d'un bonheur juvénile » selon les commentaires de Cortot. Dans cette retenue, elle apparaît figée, morcelée. Il faut attendre la dernière page de l'œuvre pour entendre soudain un élan, une exaltation qui prend une allure de folie tragique. Les trois études d'exécution transcendante de Liszt, Allegro Agitato (n°10), Feux Follets (n°5) et WildeJagd (n°8), apportent enfin le lyrisme, le souffle – la vie en somme – et l'ivresse de la virtuosité extrême. La dernière s'achève dans un sentiment dramatique sublime et bouleversant.

De la valse, que reste-t-il dans celle de Ravel? Démontée, c'est à peine si on en distingue les lambeaux épars. Les hémioles caractéristiques du rythme ne sont plus que relents. La Valse se désagrège, se déglingue même par moments, et dans cette mise en pièces, Pogorelich réussit le prodige d'en restituer l'atmosphère. Dans le grave du clavier ce sont les ombres de fantômes qui se meuvent et nous frôlent, nous tiennent enlisés dans les entrailles visqueuses d'un monde d'au-delà, trouble et morbide (les glissendi embourbent tant ils sont ralentis). De cette gangue informe s'élève le tourbillon final, venu de loin, très loin, comme une pulsion effroyable, et la Valse se fracasse dans une tension inouïe, médusant le public, sous le choc.

Compte-rendu critique, salle Gaveau, Paris. 27 mars 2018. récital Ivo Pogorelich, piano.

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, les 17, 18 mars 2018. WE « Les Oiseaux » / Messiaen / Williams / Brahms…



COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, les 17 et 18 mars 2018. WE « Les Oiseaux », orchestre Pasdeloup, E. Schwarz, direction, D. Bismuth, V.Warnier, H. Demarquette… L'hiver n'avait pas encore mis les voiles pour l'autre hémisphère, ce samedi 17 mars, et il fallut affronter une tempête de neige bien peu ordinaire pour regagner la Philharmonie et sa grande salle Pierre Boulez, où tous les oiseaux parisiens et d'ailleurs, ayant déserté les arbres et pour cause, s'étaient réfugiés. Telle une immense volière, les virtuels volatiles semblaient y trouver aise pour ainsi joyeusement gazouiller via les bandes enregistrées. Un charmant accueil réservé au public, augurant, le temps d'un concert, bien des moments de grâce. On y entendit aussi le lendemain, ce concert en hommage à **Olivier Messiaen**, avec au programme son Livre d'orgue, et le Quatuor pour la fin du Temps.

Les oiseaux nichent à la Philharmonie…



Oiseaux de feu – en ce 17 mars, on ne saurait que remercier Marianne Rivière pour son heureuse idée qui a donné naissance à ce très beau programme musical, réunissant l'orchestre Pasdeloup sous la baguette de la talentueuse **Elena Schwarz** (photo ci contre / © P Ketterer), et le pianiste **David Bismuth**, avec la participation de **Fernand Deroussen** (sons) et de **Guilhem Lesaffre** (textes lus). Sur fond de chants d'oiseaux enregistrés, lumière de printemps offerte en refuge ce jour de froidure, la musique émerge, paisible, avec un premier extrait: l'Envol de l'Alouette (The Lark Ascending) du compositeur britannique Ralph Vaughan Williams. Cette pièce bucolique interprétée avec grande finesse sous une direction précise et sensible, met en valeur le jeu souple et aérien du violoniste **Arnaud Nuvolone**, violon solo de l'orchestre. La Grive des bois succède au petit passereau, cette fois au son de la flûte et du cor: court extrait des Canyons aux Étoiles d'Olivier Messiaen (1971-74), magnifique fresque orchestrale dont l'intégralité des douze mouvements furent donnés la veille par **l'Ensemble Intercontemporain et l'Ensemble of the Lucerne Festival Alumni**, sous la direction de **Matthias Pintscher**. Ce vrai bijou de timbres, ciselé à merveille, ouvre

son bouquet de couleurs sur l'espace d'une autre grande fresque, celle de la troisième symphonie de Brahms, opus 90, composée un siècle plus tôt. On entend son troisième mouvement « poco allegretto », à la douce mélancolie, joué ample, dans la respiration large et pleine du pupitre des violoncelles. Et comme un Brahms n'en cache pas un autre, David Bismuth s'empare du piano et rejoint l'orchestre dans le finale de son deuxième concerto opus 83, lumineux, éclairé de bonne humeur et de légèreté, avec la complicité d' Elena Schwarz. Un régal! On n'aurait pu imaginer pareil programme ornithologique sans Rautavaara et son fameux Cantus Arcticus (1972), « concerto pour oiseaux et orchestre ». L'alouette revient, mais celle des étendues polaires, avec Melankolia. Ici la bande magnétique mêle les véritables chants d'oiseaux aux cordes, qui parviennent à dessiner les lignes d'une immensité en une fraction de minutes, dans la plus pure poésie. Quittant le Grand Nord, nous suivons le rossignol dans sa migration jusqu'aux Pins de Rome, de Respighi (1923). Son ambiance nocturne prélude à l'œuvre de Stravinski couronnant le concert, l'Oiseau de Feu. Elena Schwarz dirige avec précision et éclat la seconde suite tirée de la musique du ballet. Le bonheur se lit sur tous les visages, du public et des musiciens, qui ont fait le printemps par ce jour bien gris, tandis que dehors la neige recouvre les pavés.

Le lendemain (18 mars), la thématique trouvait une autre suite, l'après-midi, avec un concert d'**hommage à Olivier Messiaen**. De caractère plus austère, il réunissait deux œuvres monumentales du compositeur: en première partie son Livre d'orgue (créé en 1952), intégralement donné sur l'orgue Rieger de la Philharmonie, par l'organiste **Vincent Warnier**, titulaire de la tribune de Saint-Étienne-du-Mont à Paris, puis après l'entracte, le Quatuor pour la fin du Temps, interprété par quatre musiciens d'exception: **Henri Demarquette** au violoncelle, **Eric Le Sage** au piano, **Paul Meyer** à la clarinette, et **Daishin Kashimoto** au violon. La console munie de ses claviers et de son pédalier donne au début un peu de

fil à retordre à notre organiste, produisant à sa mise en route, inopinément une note continue. Un cornement, lié à un problème électronique, nous explique Vincent Warnier, sans perdre son sang froid. La solution est rapidement trouvée qui rend l'instrument plus docile, et apte à obéir au jeu du musicien. Bien qu'il fasse référence à la musique liturgique d'autrefois, le Livre d'orgue de Messiaen n'est pas destiné à l'office. Formé de sept pièces, il est avant tout un « lieu » de recherche d'un langage musical poussée à l'extrême, utilisant l'atonalité, et explorant une liberté rythmique au-delà de la métrique classique. Vincent Warnier en exprime toute sa force, tant dans les pièces les plus arides et les plus abstraites (Reprise par interversion, par exemple), que dans celles empreintes du mystère divin (Pièce en trio) ou faisant référence aux oiseaux (Chants d'oiseaux). Il se joue de toutes les difficultés de ses pièces, et Dieu sait ce qu'elles requièrent de maîtrise technique tout autant que de concentration, notamment la dernière, véritable explosion rythmique, si difficile à appréhender par l'oreille. Enfin ce n'est pas un « petit » bis qu'il offre, avec Dieu parmi nous, extrait de la Nativité du Seigneur. Chapeau bas à ce musicien qui nous aura tant impressionné!

Ecrit en captivité en 1940, le Quatuor pour la fin du Temps, est une œuvre inclassable en huit mouvements, inspirée de l'Apocalypse de Saint-Jean. On est là aussi impressionné par le niveau de l'interprétation et l'excellence de ces musiciens hors pair, exigée par la partition qui met à nu chaque instrument. On pense notamment au solo de la clarinette dans l'Abîme aux oiseaux, virtuose et poétique, aux inflexions inspirées et à la mystique profondeur du violoncelle, aux accords immatériels du piano.

Ce concert ne laissa pas indemne. Il rendit bien difficile le retour à la vie ordinaire, au pavé parisien, mais avec le cœur et l'esprit baignés de couleurs intemporelles.

_____

COMPTE-RENDU, concert. PARIS, Philharmonie, les 17 et 18 mars 2018. WE « Les Oiseaux », orchestre Pasdeloup, E. Schwarz, direction, D. Bismuth, V.Warnier, H. Demarquette…

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. Récital d'Andrei Korobeinikov, piano

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. SCHUBERT, RACHMANINOV… Récital d'Andrei Korobeinikov, piano. Serait-ce le dernier assaut de l'hiver qui provoqua le 17 mars un exaspérant concert de toux au Théâtre des Champs-Élysées? Toujours est-il que nous y étions pour entendre le pianiste russe **Andréï Korobeinikov**, seulement lui, sans cette regrettable orchestration. Lauréat de plus de vingt prix, ce musicien surdoué ne laisse pas indifférent celui qui se donne la peine de l' écouter. Si ses partis pris interprétatifs et stylistiques peuvent dérouter, il ne lasse jamais. La musique

est là, présente dans les moindres recoins, servie par une technique éblouissante et une aisance incomparable. Nous pûmes le constater ce samedi soir, dans un programme qui lui est désormais familier: Schubert, Rachmaninov, et Liszt.

ANDREÏ KOROBEINIKOV AU TCE



La musique ne saurait attendre: un salut rapidement esquissé et le pianiste sitôt assis commence l'impromptu varié de **Schubert** D.935, opus 142 n°3 en si bémol majeur. Le pas est plutôt décidé, qui lui permet de prendre ses aises dans les respirations, et le piano chantant. Son interprétation n'a ni la simplicité lumineuse et élégante de celle de Zimmerman, ni l'intériorité et la tendre poésie de celle de Maria João Pires, ni même la droiture et le classicisme indémodable de Brendel. Il l'imprègne, pourrait-on dire, d'une vague romantique, notamment par l'emploi par endroits d'un léger rubato, et par des effets dynamiques parfois un peu grossis. Elle n'en est pas moins captivante, notamment dans les reprises et leurs subtils changements d'expression, donnant une inflexion différente au propos. La dernière variation surprend par sa rapidité d'exécution, qui nous donne l'illusion d'entendre des glissendi. Les doigts sont si véloces que le perlé du jeu en est gommé, qui prend une tournure lisztienne. On retrouve dans l'impromptu N°1 du même opus, en fa mineur, cette même inclination à grossir le trait, accentuant le côté dramatique des accords introductifs, le caractère obsessionnel des notes répétées, voire parfois martelées, et les basses particulièrement timbrées, qui nous entraîne déjà dans le noir univers du Erlkönig (le Roi des Aulnes). L'opus 90 n°2, en mi bémol majeur reste dans la même lignée, les gammes jouées dans l'élan et la prestesse plus que

dessinées et phrasées, le jeu vigoureux et contrasté, aux accents dramatiques dans les accords.

Dans sa tonalité homonyme, celle de mi bémol mineur, l'Elégie opus 3 n°1 de **Rachmaninov** succède harmonieusement à l'impromptu de Schubert. Korobeinikov nous en donne toute sa dimension lyrique et son éperdue nostalgie. Cette œuvre lui sied comme un gant, tant dans l'art de suspendre les phrases, ou de les tendre vers des sommets d'exaltation, jusqu'à la déchirure, que dans celui des couleurs. Les Variations sur un thème de Corelli opus 42 de Rachmaninov, sont de la même veine, travaillées de l'intérieur. Composées en France, et au nombre de vingt, elles ressemblent pour la plupart à des improvisations écrites, animées de contrastes rythmiques et dynamiques, et de résonances extrêmes. Pas de quoi ennuyer, surtout ce soir-là avec cet artiste-là…et pourtant les toux redoublent dans l'orchestre. C'est à croire que cette œuvre les attire, à en juger par les propos du compositeur lui-même: « Je les ai jouées une quinzaine de fois, mais jamais dans leur continuité. Je me suis guidé sur les toux du public. S'ils toussaient de plus en plus, je sautais la variation suivante. S'ils cessaient de tousser, je jouais normalement. A un concert, je ne me souviens plus lequel – c'était dans une petite ville -, ils toussaient tellement que je n'ai pu jouer que 10 variations (sur les 20). J'ai atteint mon record à New York, où j'en ai joué 182. » Fort heureusement Korobeinikov ne se laisse pas infléchir et nous les livre intégralement. Le thème énoncé comme avec des coups d'archets, dans une nudité sidérante, s'anime peu à peu et ouvre sur les humeurs des variations, brillamment rendues par le pianiste, qui fait sonner là les basses comme un glas, ici en crie la désespérance, en fait jaillir les accents, en épanouit la splendeur des chants, dans des contrastes saisissants.

La deuxième partie du concert est consacrée à Liszt. En écho à la première, les trois lieder de Schubert transcrits par Liszt, Sei mir gegrüsst, au magnifique sotte voce, Auf dem

Wasser zu singen, très contenu et davantage schubertien que lisztien, et un effroyable Erlkönig, précèdent la **Sonate en si mineur** de Liszt. L'œuvre emblématique du compositeur hongrois est ici coulée dans un moule qui n'appartient qu'à lui: dira-t-on qu'il exagère, qu'il en fait trop, au détriment de l'unité? N'empêche que là encore sa conception porte sur les oppositions, qu'il pousse à l'extrême, entre les tensions et les détentes, les accords compacts dans le grave, et le souple délié des lignes de chant dans l'aigu, les tornades foudroyantes et la méditation céleste. Si son style est parfois un peu complaisant, cet
artiste a au moins une vision loin de l'abstraction sonore. Elle n'aura cependant pas eu raison du concert de toux. Sensible à cette participation sonore du public, répondant aux rappels, il lui offre de bonne grâce en premier bis un espace d'expression privilégié et unique: le fameux 4'33'' de John Cage! On passera sur les réactions multiples et successives d'un public médusé dans un premier temps, puis agacé et impatient, durant ces longues minutes de …silence. On aura surtout apprécié l'humour d'un musicien sans rancune, qui ensuite généreusement offrira trois études-tableaux et un prélude de Rachmaninov, et pour boucler le concert, l'impromptu hongrois de Schubert. Rien que ça!

_____

Compte-rendu, concert. PARIS, TCE, le 17 mars 2018. Récital d'Andrei Korobeinikov, piano. Illustration : © Irène Zandel

Programme :

Schubert: Trois Impromptus op. 142 n°s 3 et 1, op. 90 n° 2
Rachmaninov: Elégie op. 3 n° 1,

Variations sur un thème de Corelli op. 42
Schubert-Liszt: Sei mir gegrüßt, Auf dem Wasser zu singen, Erlkönig
Liszt: Sonate en si mineur

CD, compte-rendu critique. RACHMANINOV, SCRIABINE… Jean-Paul Gasparian (1 cd Evidence classics)



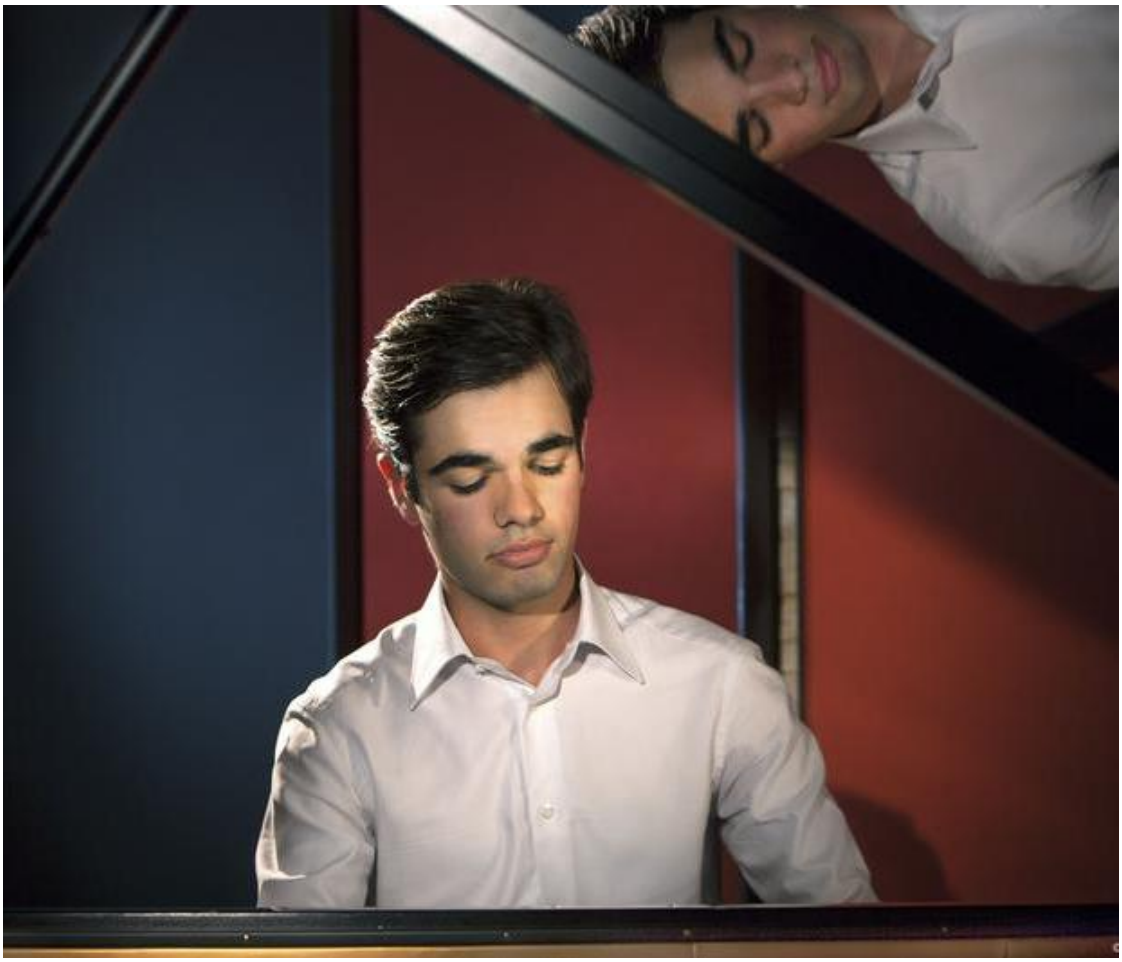
CD, compte-rendu critique. RACHMANINOV, SCRIABINE… Jean-Paul Gasparian (1 cd Evidence classics). Aimez-vous Rachmaninov? Si vous n'en êtes pas encore certain, écoutez ce CD. Le jeune pianiste Jean-Paul Gasparian aura tôt fait de vous convaincre.

Jean-Paul Gasparian a seulement 22 ans, et son nom se détache déjà dans la sphère ô combien élevée aujourd'hui des jeunes pianistes de sa génération. Son premier disque est un coup de maître et ce mot n'est pas trop fort. Consacré à Rachmaninov, Scriabine et Prokofiev, un répertoire qu'il joue depuis « longtemps », il offre une très belle cohérence tout en mettant en valeur les identités respectives des trois compositeurs. On conçoit immédiatement à son écoute qu'il ne s'agit pas là d'une tentation, d'une envie de démontrer, mais bien de réelles affinités du pianiste avec

la musique russe. Le choix et l’enchaînement des œuvres sont admirablement pensés, et l’on est sidéré par la maturité avec laquelle le jeune homme aborde ce répertoire.

Jean-Paul Gasparian joue Rachmaninov, Scriabine…

COUP DE MAÎTRE



Tout y est maîtrisé: la technique est sûre, le style impeccable, élégant, l'expression et les timbres caractérisés dans tous les registres. Gasparian réussit cet équilibre qui fait défaut à certains interprètes de **Rachmaninov**, versant pour les uns dans l'épanchement, et pour les autres dans le détachement … trop objectif. Chez lui, ni épanchement ni détachement. Il concilie une lecture claire de son écriture polyphonique, une construction soigneusement définie, avec un art du chant constamment présent, la rondeur d'un toucher qui n'est jamais sec, magnifié par une prise de son dont on salue au passage la qualité et l'intelligence, et enfin avec un sens et une volonté esthétique remarqués au concert qu'il confirme au disque.

L'artiste nous fait entrer dans l'univers complexe, dense, des déclinaisons sombres de l'opus 39, de ses nuances du gris au noir, de ses bouillonnements, ses fulgurances (première étude), de sa pudique mélancolie (seconde étude). Des cloches éperdues tintent à toute volée (troisième étude) et font resplendir les coupoles dorées de Moscou, l'émotion tenue mais pas contenue de la submergeante cinquième étude précède une sixième étude où les doigts du pianiste dessinent avec mordant et frénésie, une danse démoniaque. D'indéfinissables pensées voguent dans le ciel changeant de la huitième étude. Gasparian, en peintre du clavier, nourri de culture russe au sens large, donne sans conteste à ces pièces leur dimension de « tableaux », parfois oubliée par d'autres au profit du vernis technique.

La Sonate de Scriabine aux deux mouvements si contrastés est superbe de poésie comme de délicatesse (premier mouvement), comme de souffle lyrique (deuxième mouvement). Encore d'esprit

romantique, elle s’articule avec la modernité des études opus 65 admirablement servies par un sens de la sonorité et de leurs couleurs si particulières, aussi abouti que celui du mouvement dynamique. La sonate de Prokofiev, qui s’enchaîne naturellement, pêcherait presque par trop d’esthétisme, trop belle pour lui! Peut-être, et ce n’est qu’une toute petite réserve, par endroits pourrait-on la souhaiter un peu plus râpeuse, un peu plus insolente, même si le pianiste nous démontre que le compositeur excelle dans l’art de la mélodie (premier mouvement), et si l’esprit du jeu est là (2ème mouvement) comme la vivacité facétieuse (dernier mouvement).

Saluons l’ensemble du programme et la personnalité de cet interprète au talent à suivre absolument, qui nous offre, pour ce qui est de Rachmaninov, une version passionnante, heureuse alternative à la fascinante radicalité moderniste d’Ovchinikov, et au flamboyant et subjuguant pianisme de Lugansky.

_____

CD, compte-rendu critique. RACHMANINOV, SCRIABINE… Jean-Paul Gasparian, piano (1 cd Evidence classics). Rachmaninov : Études-tableaux opus 39. Scriabine : Sonate n°2 opus 19 et trois études opus 65. Prokofiev : Sonate n°2 opus 14. Jean-Paul Gasparian, piano (1 cd Evidence classics).